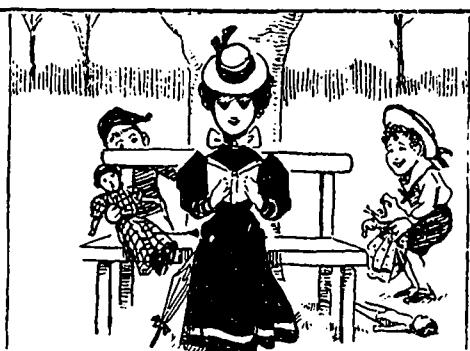


UN JOLI TOUR DE LAFINETTE



I
Les petits Lafinette. — C'est encore cette horrible gouvernante Anglaise ! Voyons un peu si elle aime les grenouilles !...



II
...C'est cela... nous allons les habiller avec les robes de ces poupées...

TONTON

Tonton était un chien. Il avait une particularité : sa laideur. Croisé braque et griffon, le croisement n'avait pas été en sa faveur. Il avait la taille du braque, le poil long et bourru du griffon, les jambes torses, un soupçon de queue toujours en mouvement. Sa robe poivre et sel lui donnait un air vieillot ; les poils rudes de la tête, retombant mal sur les yeux, lui donnaient l'air mal peigné ; sa grosse moustache, où le poil blanc dominait, lui donnait l'air d'un vieux gendarme rébarbatif.

Comment se faire aimer sous un tel aspect ? Pourtant quelqu'un aimait bien Tonton ! Qui ? Moi !

J'étais lieutenant aux chasseurs d'Afrique, lorsque Tonton, âgé de quelques mois, fut donné à un de mes camarades.

Le nouveau maître de Tonton entreprit aussitôt de le dresser pour la chasse. Mais, soit que l'homme manquât de patience, soit que l'éducation du chien fut prématurée, soit que le chien manquât de dispositions, ce dernier ne fit aucun progrès.

Alors son maître le battit ; le résultat fut déplorable. Tonton devint craintif au point de se coucher tout tremblant lorsque son maître élevait la voix. Sous les coups, il restait humble et doux, ne faisant entendre que de petits cris plaintifs, alors qu'il aurait pu mordre.

Lorsque j'étais témoin de ces scènes, je souffrais, car je sentais bien que le chien ne méritait pas les châtimens qui lui étaient infligés, qu'il y avait une lieue dans les procédés employés par son maître, que si Tonton n'obéissait pas, c'est par ce qu'il ne comprenait pas ce qu'on voulait exiger de lui.

Le chien devint mes sympathies, et je lisais dans ses bons yeux, comme il devait lire dans les miens, que nous étions amis.

Ah ! si Tonton avait été un joli chien, on lui aurait beaucoup pardonné, car ses qualités physiques auraient racheté ses mauvaises dispositions. Mais, parce qu'il était laid, on ne voyait en lui qu'une machine à arrêter et à rapporter le gibier ; et la machine ne voulait pas fonctionner ; alors, à quoi ce chien serait-il bon ? à faire un tourneur de broche ou un chien d'aveugle !

Son maître résolut de s'en défaire. Lorsque j'appris cette nouvelle, j'accourus lui demander la faveur de l'emmener.

Qu'en ferez-vous donc ? me dit-il d'un air vexé.

Ce que j'en ferai, grand Dieu ! Comment le lui dire ? J'en ferai un compagnon, un confident, un ami, mais d'abord... je le soustrairai aux coups, le pauvre animal !

Je le trouvais beau, moi, Tonton ; car il avait la beauté que j'aime, la seule vraie, la beauté de l'âme, qui se révélait dans ses yeux intelligents ; puis, il avait l'air si bon garçon que, rien qu'à le voir, on prenait envie de le caresser et de s'en faire un camarade.

Lorsque son maître me dit : « Eh bien, emmenez Tonton », le chien dressa les oreilles, se leva, fit entendre un petit grognement joyeux et courut à la porte. Là, assis sur son derrière, la tête vers moi, la gueule ouverte, haletant, avec la langue démesurément pendante, il me regardait d'un air suppliant qui disait :

— Sortons vite d'ici ; s'il allait vouloir me reprendre !

Et, quand j'ouvris la porte, le chien s'élança dehors, sans même détourner la tête pour donner à son ancien maître un coup d'œil de regrets ou d'adieux.

Une fois dans la rue, Tonton fut le chien le plus fou que j'aie vu. Il bondissait jusqu'à mon visage, puis, prenant sa course, le corps ramassé, les oreilles retournées par le désordonné des mouvements, la tête inclinée et un peu tournée pour voir obliquement si je le suivais bien, il galopait quinze ou vingt mètres, s'arrêtait tourné vers moi, la tête redressée, l'œil brillant, humide, attendant que je fusse près de lui pour bondir de nouveau et reprendre sa course en aboyant joyeusement. C'est ainsi que Tonton célébra sa délivrance. Jamais chien battu n'avait été plus humble, plus timide que lui ; jamais chien donné ne se montra moins chagrin.

Tonton connaissait ma maison, il en prit directement le chemin. Arrivé

dans ma chambre à coucher, il en flaira tous les coins et recoins, tous les meubles, puis, ayant avisé ma descente de lit, il se dirigea vers elle, regardant parfois de mon côté pour voir si je l'approuvais. Je lui souris ; alors il s'y étala voluptueusement, le museau sur les pattes, le regard fixé sur moi par les intervalles des longs poils qui lui tombaient sur les yeux, ayant l'air de me dire :

« Comme je vais bien dormir là ! Tu ne me chasseras pas, hein ? »

— Dors, Tonton, lui dis-je d'un ton câlin, dors mon bon chien.

Tonton poussa un long soupir, ferma les yeux et s'endormit délicieusement.

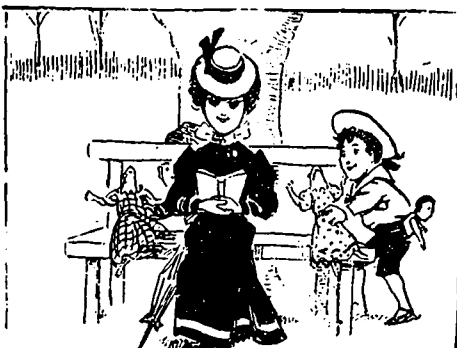
J'entrepris à mon tour l'éducation de Tonton.

Je lui enseignai ces petites gentillesques qui rendent un chien aimable et amusant. Mais, au lieu de le battre, je le pris par le faible de beaucoup d'animaux : la gourmandise. Chaque fois qu'il avait obéi, je le récompensai, lui donnant un morceau de sucre accom-

pagné d'un sourire ; en revanche, la sévérité de mon visage lui témoignait, quand il le fallait, mon mécontentement.

En peu de temps, Tonton sut faire le beau, marcher sur les pattes de derrière, pirouetter sur la tête, rapporter ma canne, un caillou que je faisais rouler au loin sur la route, un morceau de bois que j'avais jeté à l'eau. Il poussa ces talents à un tel degré de perfection qu'il finit par rapporter chez moi des croûtes de pain, des os et jusqu'à des trognons de choux trouvés dans la rue, si bien que, si je l'avais laissé faire, il aurait transformé ma chambre en un vrai taudis de chiffonnier.

Tonton prit encore la louable habitude de ne rien manger sans ma permission. Après chaque repas, je rapportais de la pension une croûte de pain que je cachais dans quelque coin de ma chambre. Tonton cherchait, et, quand il avait trouvé le pain, il venait le déposer sur mes genoux, attendant, en passant la langue sur ses babines, l'air gourmand, que j'aie



III
...et l'on va avoir du plaisir.



IV
Si les pauvres grenouilles sont restées bien tranquilles tant que les petites filles ont joué plus loin, à un moment,...

prononcé le « mange, Tonton » qui consacrait son exploit.

L'année 1882 fut dure pour l'Algérie. Il n'avait pas plu, et la sécheresse avait amené la famine. La misère des Arabes des douars était navrante. Autour des tentes vides, on voyait ces malheureux errer comme des ombres ; leurs corps décharnés, drapés dans leurs longs vêtements blancs, les faisaient ressembler à des fantômes enveloppés de leurs suaires. Les chiens raux aux longs poils, amaigris, efflanqués, aboyaient d'une voix rauque ; pas une poule ne picorait près des tentes ; le chant des coqs ne révélait plus au loin la présence des tribus. Les sons volutés de la flûte en roseau ne berçaient plus le rythme des danses ; le silence des solitudes de la montagne et de la plaine n'était plus troublé que par les psalmodies monotones des hommes et les cris désolés des pleureuses, accompagnant les morts à leur dernière demeure.

Les femmes, longeant péniblement le bord des chemins, cherchaient des herbes nourricières, détournant les racines qu'elles fouaillaient toutes crues, ou bien venaient dans les villages avoisinants fouiller les détritus déposés devant les portes et disputer aux chiens un os à ronger.

Un jour, après déjeuner, nous prenions l'air, Tonton et moi, sous les ombrages de la rue principale de Lamoricière, où nous étions de passage. J'avais disposé de petites tranches de pain sur le bord d'un banc, Tonton allait les chercher les unes après les autres, et me les apportait pour avoir la permission de les manger. Le chien avait déjà fait ce manège deux ou trois fois, lorsqu'un Arabe qui nous observait depuis un moment, et auquel je n'avais pas pris garde, s'approcha de moi, conduisant par la main un enfant de six ans ; tous deux étaient d'une maigreur effrayante.

— Sidi, me dit-il d'une voix si faible que je fus obligé de me pencher pour l'entendre, veux-tu me permettre d'aller prendre un morceau du pain de ton chien, c'est pour le petit.

Je relevai vivement la tête pour les regarder : l'Arabe était pâle, mais le petit chancelait.

Ainsi, devant ce chien, qui jouait avec du pain, un enfant mourait de